

JEAN CLOUET

“ PORTRAIT DE FRANÇOIS-I^{er} ”

Valeur : 1,00 F

Couleurs : noir, bistre clair, rouge,
brun, jaune, vert

25 timbres à la feuille



Dessiné et gravé en taille-douce

par COTTET

Format vertical 36 × 48

(dentelé 13)

VENTE

anticipée, le 1^{er} juillet 1967 à l'Hôtel de Ville de COGNAC (Charente) ;
générale, le 3 juillet 1967 dans les autres bureaux.

A la question de savoir qui était Jean Clouet, consacré par la postérité comme le chef de file d'une très brillante école française du portrait, force est bien de répondre que les renseignements biographiques le concernant sont assez rares, voire imprécis, à commencer par les dates de sa naissance (vers 1475?) et de sa mort (à Paris, au début de 1541).

Certes, la renonciation par François I^{er}, en novembre 1541, à son droit d'aubaine sur les biens du maître disparu atteste la qualité d'étranger au royaume de celui-ci; mais, si l'on suppose qu'il est originaire des Pays-Bas occidentaux, on ignore si c'est de Bruxelles, où un certain Jean Cloet travaillait pour le compte du duc de Bourgogne, de Valenciennes — il serait alors fils du peintre Michel Clauwet —, ou bien encore de Bruges ou de Gand. Le même mystère entoure les circonstances de sa formation artistique ainsi que la date exacte et les raisons de sa venue en France. A en croire toutefois le poète-chroniqueur Jean Lemaire de Belges qui, dans sa « Plainte au Désiré » composée en 1509, le compare avantageusement, sous le nom de Jean Hay, aux artistes italiens Vinci, Bellini et Perugin, on peut admettre que Jean Clouet est entré au service du roi de France précédé d'une grande notoriété.

A partir de 1515, il est inscrit sous différents diminutifs — Jamet, Jehannet, Janet — sur les « États » de la Maison du roi, aux côtés de maîtres célèbres comme Jean Perréal, véritable nom selon certains du Maître de Moulins, et Jean Bourdichon, l'incomparable enlumineur des « Grandes Heures de la Reine Anne de Bretagne ». Bien que sa qualité de peintre, aux appointements annuels de 160 livres tournois, lui permette d'approcher librement le roi, il choisit de vivre à Tours où il épouse la fille d'un orfèvre de la ville, Jeanne Boucault.

En 1523, il succède à Bourdichon dans la charge de « peintre et valet de garde robe ordinaire » et voit ses appointements portés à 240 livres, sans compter les gratifications pour les commandes de « portraitures et effigies au vif » qu'il plaît au roi de lui confier. Cinq ans plus tard, à la mort de Perréal, il accède au titre de « Premier peintre et valet de chambre du Roi » et quitte alors les bords de la Loire pour s'installer définitivement à Paris.

Faisant écho à celle de Jean Lemaire de Belges, la louange que lui décerna Clément Marot en 1539 dans son « Épître au Roi sur la traduction des psaumes de David » — le déclarant « égal à Miquel Ange » — montre que Jean Clouet a toujours joui d'une réputation considérable, reconnue par les Grands, chantée par les poètes, consacrée par l'estime personnelle de François I^{er}.

Une telle notoriété de son vivant rend d'ailleurs presque incompréhensible l'oubli qui devait s'emparer de son œuvre par la suite, oublié dans lequel elle aurait risqué de sombrer définitivement si, en 1890, le duc d'Aumale n'avait acquis la collection des dessins ayant appartenu à la reine Catherine de Médicis. Cette collection, aujourd'hui l'une des précieuses parures du Musée Condé à Chantilly, allait en effet permettre d'identifier, par comparaison de l'âge et des costumes des modèles à défaut de signature, plus de 130 portraits exécutés, entre 1515 et 1540, dans une facture et un format identiques: les qualités de finesse et de légèreté, alliées à une perspicacité singulière, qui se dégagent de ces crayons où le fusain se mêle souvent à la sanguine devaient alors conduire à désigner Jean Clouet comme leur auteur présumé. « Pris sur le vif » et faisant défiler toute la cour de François I^{er} — le roi, la reine, princes et princesses, dames d'honneur, humanistes et prélats —, ces croquis, dont certains portent en marge des indications de couleurs, ont en outre servi à l'exécution en atelier de miniatures parmi lesquelles les sept « Preux de Marignan » qui ornent le manuscrit de la « Guerre gallique » (1519) conservé à la Bibliothèque Nationale.

Dessinateur et miniaturiste aux dons exceptionnels, Clouet était également un peintre de grand talent et il est regrettable qu'on ne connaisse pas sa production picturale en totalité. Parmi la demi-douzaine de chefs-d'œuvre dont l'authenticité n'est pas contestée, on trouve le portrait de Charlotte de France, celui du dauphin François, un petit tableau équestre de François I^{er}; mais, plus encore que dans ces toiles, exécutées à la manière d'un enlumineur, l'art simple, noble et sans faux éclat des meilleurs peintres « primitifs » éclate dans le magnifique portrait en buste de François I^{er} sous lequel on serait tenté d'écrire en guise de légende ces vers de Marguerite de Navarre :

« La terre a joie le voyant revestu
D'une beauté qui n'a point de semblable. »

Peint vers 1525 sur un panneau de bois mesurant 0,96 m de haut et 0,74 m de large, conservé jusqu'au XVIII^e siècle au Palais de Fontainebleau puis exposé un moment dans le Salon des Rois à Versailles avant d'entrer finalement au Louvre en 1848, ce portrait, qui montre François I^{er} dans la force de l'âge, vêtu d'un costume d'apparat de satin blanc et or à rayures de velours noir, symbolise grâce à sa richesse de coloris rehaussée par un fond à ramages pourpre ce goût de la parure et du brillant propre à la Renaissance, période éclatante qui ne pouvait faire moins que d'avoir un roi-chevalier parmi ses acteurs et Jean Clouet parmi ses témoins.

